

Echouages et soins aux phoques en Bretagne

Poï CRETON, Jean-Marc MENEGAZ, Alain MENGUY,
Anne COLLET et Vincent RIDOUX

avec la contribution souvent bénévole,
de nombreux correspondants et informateurs de la région.

Lors des échouages, les phoques qui arrivent vivants sont soignés et relâchés. Cette "bonne action" a-t-elle une signification en terme de conservation ?



P. Creton

Phoque gris nouveau-né (blanchon). S'il perd sa mère avant le sevrage il est certainement condamné.

Depuis 1973, le réseau d'observateurs mis en place par le Centre d'Etudes des Mammifères Marins de La Rochelle a permis de recenser une grande part des mammifères marins échoués sur le littoral français. Grâce à la motivation et la disponibilité des correspondants, souvent bénévoles, de ce réseau, il est possible -année après année- de rassembler ces données qui participent à l'appréciation de l'état des populations de mammifères marins près de nos côtes. En Bretagne, le Groupe Mammifères Marins de la SEPMB a joué un rôle essentiel dans ce domaine jusqu'à la fin des années 80, quand Océanopolis naissant a pu prendre le relais.

La présente synthèse s'intéresse aux phoques trouvés vivants ou morts sur les côtes de Bretagne, de la baie du Mont Saint Michel à l'estuaire de la Loire, au cours de la période 1973-1994.

Les échouages

Au cours de ces deux dernières décennies, 230 phoques ont été trouvés échoués dans la région. Le nombre

d'animaux enregistrés annuellement montre une certaine stabilité dès les deux ou trois premières années du suivi et jusqu'en 1988, avec environ cinq à dix phoques signalés par an. A partir de 1989, une quinzaine d'individus sont répertoriés en moyenne chaque année, avec une année exceptionnelle en 1991 où 43 phoques ont été signalés en échouage.

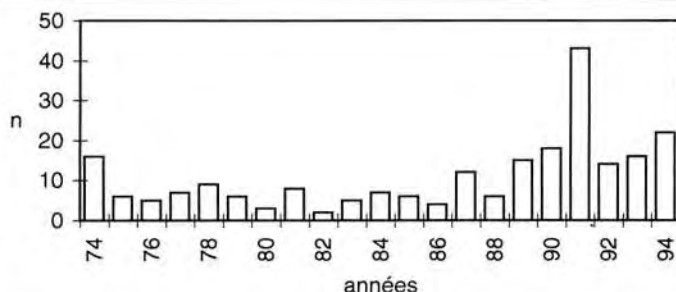
Il est difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de faire la différence entre, d'une part, une meilleure efficacité du réseau de suivi des échouages en Bretagne ces dernières années et, d'autre part, une plus forte abondance de phoques sur nos côtes. La première hypothèse explicative pourrait, si elle était la bonne, être le résultat d'une communication grand public plus intense sur le thème des phoques depuis que le centre de soins d'Océanopolis fonctionne (démarrage en hiver 89-90). Toutefois, les spécialistes britanniques notent une augmentation globale et rapide des populations de phoques gris depuis la fin des années 80 (A. Hall, Sea Mammal Research Unit, Cambridge) dont nous pourrions être les témoins marginaux à travers le nombre croissant de phoques trouvés sur nos côtes.



M. Coquil, Ville de Brest

Echouage d'un jeune phoque gris fatigué et amaigri.

**Distribution
annuelle des
échouages de
1974 à 1994.**



96% de phoques gris

Ces phoques appartiennent à 5 espèces différentes très inégalement représentées :

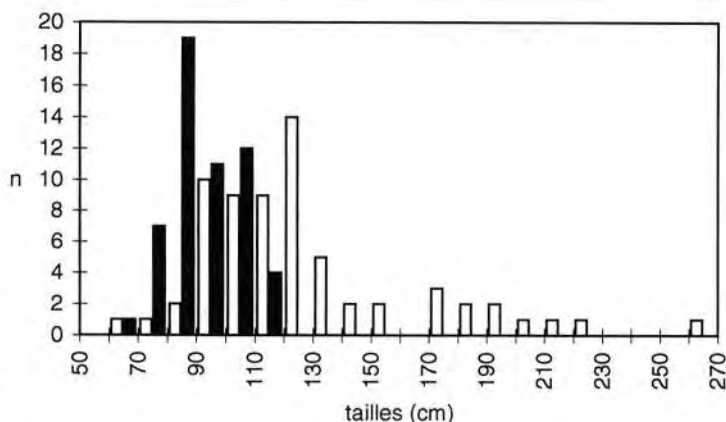
- 194 phoques gris (*Halichoerus grypus*),
- 4 phoques veau-marin (*Phoca vitulina*),
- 2 phoques à capuchon (*Cystophora cristata*),
- 1 phoque barbu (*Erignathus barbatus*),
- 1 phoque du Groënland (*Phoca groenlandica*),

auxquels se rajoutent 18 phoques dont l'espèce n'a pu être formellement déterminée, essentiellement à cause de l'état de dégradation des cadavres. Une sixième espèce, le phoque annelé, *Phoca hispida*, est venu enrichir cette liste en 1995, année exclue de cette synthèse (une vieille donnée de 1911, nettement antérieure à la période analysée ici, signalait déjà l'espèce dans la région). Ainsi, les considérations développées dans la suite de ce chapitre concerneront le phoque gris, sauf cas dûment signalé.

Des jeunes à la dérive

Ces animaux, comme l'indique leur taille généralement petite, sont avant tout des jeunes qui se trouvent en difficulté ou meurent au cours de leur premier hiver. En effet, chez le phoque gris, la période d'allaitement est courte (3 semaines) mais permet au nouveau-né de tripler son poids de naissance par accumulation de graisse sous-cutanée. Le sevrage intervient brutalement quand les adultes se dispersent peu après les accouplements qui donneront lieu aux naissances de l'année suivante. Ainsi, les jeunes de l'année doivent, dans les semaines qui suivent, expérimenter par eux-mêmes et perfectionner tout ce qui contribuera à leur survie : nager, se reposer, identifier et capturer leurs proies. C'est également au cours de ce premier hiver, phase d'apprentissage essentielle pour leur survie, que les phoques gris semblent les plus vulnérables aux captures accidentelles dans des filets

**Distribution
des tailles
des phoques
échoués
(en noir
trouvés vivants,
en blanc
trouvés morts)**



maillants calés. Nous n'avons cependant que des informations parcellaires sur ce dernier point.

Ainsi, les réserves de graisse accumulées pendant la période d'allaitement sont le carburant dont le jeune phoque dépendra pour sa survie pendant ces semaines d'apprentissage.

Les hasards de l'existence, aggravés par les rudes conditions hivernales, feront qu'une fraction de chaque classe d'âge épuisera ses réserves avant de maîtriser suffisamment les techniques de chasse. Ces animaux énergétiquement déficitaires rentrent alors dans le cercle vicieux qui mène à l'échouage : couche de lard sous-cutanée trop mince, réserve énergétique inexistante, isolation thermique insuffisante, coût de la thermorégulation augmenté, affaiblissement général, aptitude à la chasse diminuée, ration alimentaire en baisse, etc., le phoque cherche refuge à la côte où les conditions thermiques sont moins défavorables qu'en mer ; c'est l'échouage et, de manière presque inexorable, la mort quelques temps plus tard, puisqu'il se met alors dans l'impossibilité totale de se nourrir.

Originaires d'outre-Manche

Ces échouages ne représentent qu'une fraction des jeunes phoques fréquentant nos côtes. En effet, un certain nombre de cadavres n'arrivent pas à la côte ou ne sont pas signalés, en particulier, ceux provenant de captures accidentelles. De plus, la plupart des jeunes phoques qui n'ont pas de difficulté passent probablement inaperçus. Malgré ces importantes sources de sous-estimation, le nombre de phoques trouvés échoués est déjà supérieur à la production de jeunes dans la région. Ainsi, une part d'entre eux,

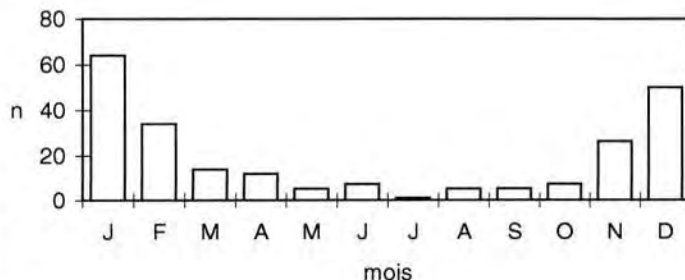
encore indéterminée mais probablement significative, provient de colonies situées dans le sud-ouest des îles britanniques. Deux dizaines de reprises de bagues montrent d'ailleurs que des phoques marqués quelques jours après leur naissance en Irlande, pays de Galles ou Cornouailles peuvent atteindre la Bretagne en deux ou trois mois (Duguy 1988 et informations inédites de A. Hall, Sea Mammal Research Unit, Cambridge). Récemment, un phoque bagué sur un îlot des Hébrides extérieures (Ecosse) était pris au filet à Portsall à l'âge de 4 mois, ce qui constitue l'origine la plus lointaine connue à ce jour.

D'abord à la pointe de Bretagne

Les échouages ont lieu sur toutes les côtes de Bretagne mais ne sont pas répartis régulièrement. Plus des deux tiers des échouages sont enregistrés sur les côtes du seul Finistère, le reste se répartissant de manière dégressive vers l'est de la région, que ce soit en Manche ou en Bretagne sud.

Par rapport aux échouages de cétacés, dont on peut penser qu'il subissent l'influence des vents et des courants de la même manière que ceux de phoques, il est intéressant de signaler que la prépondérance du Finistère est encore plus marquée pour les phoques que pour les dauphins et que les côtes nord-ouest de Bretagne apparaissent plus soumises aux échouages de phoques alors que ce sont les côtes sud qui reçoivent plus de cétacés (voir chapitre correspondant de ce volume). Il est tentant de voir dans cette répartition des échouages un reflet de celle des populations vivantes. En matière de phoques, nous sommes sous

Distribution mensuelle des échouages de phoques, 1974-1994

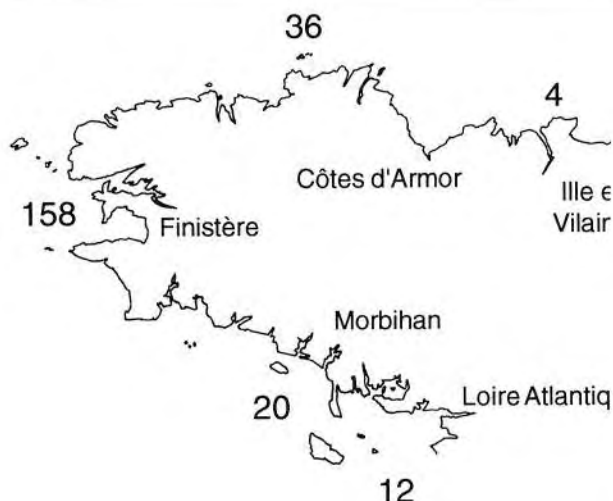


l'influence des énormes stocks britanniques alors que, pour les dauphins, la Manche est un semi-désert et les principales populations se trouvent à l'ouest et au sud de la région.

Un sur deux s'échoue vivant

Environ la moitié des phoques enregistrés dans le fichier d'échouage sont des animaux trouvés vivants ; dans ce cas ils ont été systématiquement recueillis, ne serait-ce que quelques jours, pour être soignés avant de reprendre la mer. Cet aspect sera détaillé plus loin.

Pour tous les autres, il n'est pas toujours aisé de déterminer les causes de la mort. Toutefois, dans 1 cas sur 4, des marques évidentes de captures accidentelles étaient visibles et dans plus d'un cas sur dix la mort était due à des actes de malveillance certains ou probables (plombs de chasse, flèche de chasse sous-marine, choc sur le museau ou la tête). Pour le reste, aucun signe extérieur ne permettait d'identifier les causes de la mort et très peu d'autopsies ont été véritablement réalisées. Il est possible, cependant, que les pathologies ou les traumatismes à l'origine de leur mort soient dans l'ensemble les mêmes que ceux que l'on observe chez les animaux recueillis vivants (voir ci-après) ; ces phoques n'auraient tout simplement pas été trouvés et recueillis à temps ou bien seraient morts avant de rejoindre la côte.



Répartition géographique des échouages de phoques, 1974-1994

Actuellement, tous les phoques trouvés vivants et se laissant capturer sont supposés en détresse et sont acheminés vers le centre de soins pour phoques d'Océanopolis.

Un centre de soins pour phoques

La clinique pour phoques d'Océanopolis, bien avant l'ouverture du Centre, prend

Document J. Bernard



Des destructions volontaires de phoques sont encore à déplorer. Plombs de chasse visibles dans le crâne d'un phoque gris abattu près de Penmarc'h, août 1994.

**Liste des
principales
indications
selon les
pathologies
et trauma-
tismes.**

Maladies, types d'atteintes	Indications
rien d'apparent	antibiotique à large spectre par précaution.
respiratoire	antibiotique : chloramphénicol, tétracycline - prednisolone. antibiotique à large spectre et non toxique (amoxiciline).
digestif	antidiarrhéique, pansement gastrique.
plaies cutanées	nettoyage des plaies, antiseptique.
oculaire	pommade ophtalmique, collyres.
dénutrition	réhydratation et nutrition, solutions énergétiques, détoxifiantes et analeptiques. compléments nutritionnels.

sa source dès les années 70 dans les locaux de la Faculté des Sciences de Brest. A cette époque, cette activité, partiellement soutenue par le ministère de l'environnement et quelques autres partenaires (WWF, Daucy, Solvay-santé animale), repose pour l'essentiel sur l'action de bénévoles de la SEPNEB. Depuis l'hiver 89-90, c'est au sein des locaux d'Océanopolis que sont recueillis et soignés les jeunes phoques échoués.

Le nombre d'animaux recueillis ainsi par an est très variable. Cependant on observe depuis six ans des effectifs plus importants (en moyenne 12 phoques par an) que dans les années 70 et 80 (en moyenne 5 phoques par an).

Ce n'est pas une épidémie

A l'arrivée en centre de soins, un examen complet permet d'établir, avec l'aide du vétérinaire, le diagnostic des éventuelles pathologies et ainsi de prévoir les soins adaptés. Depuis trois saisons, un bilan sanguin vient compléter l'arsenal de l'examen vétérinaire. Les troubles observés sont avant tout liés à l'état de faiblesse générale due à une profonde dénutrition. La moyenne des masses corporelles de phoques à l'arrivée en clinique est de 15 kilos, identique au poids moyen de l'espèce à la naissance. Les animaux ainsi recueillis ont donc perdu toutes les réserves graisseuses accumulées pendant l'allaitement (poids moyen

au sevrage 45 kilos). Les causes de cet échec précoce sont sans doute multiples mais, pour l'essentiel, tout à fait naturelles. Favorisées par cet état de dénutrition et de déshydratation dû au jeûne prolongé, différentes pathologies se développent et viennent hypothéquer encore les chances de survie de ces phoques. Les infections respiratoires ou digestives sont fréquentes ; les petites plaies cutanées, quelques fractures, les problèmes parasitaires (surtout du système digestif) et les infections oculaires complètent la panoplie des troubles qui affectent ces phoques.



Y. Gladu

Les phoques recueillis avant le sevrage entraînent quelques difficultés supplémentaires dans les processus de soins et surtout d'alimentation.

Ration alimentaire et croissance pondérale

Au début de leur séjour en clinique, la plupart des phoques refusent l'alimentation proposée. Afin de les faire ingérer quelque nourriture, par laquelle peuvent aussi transiter cer-

tains médicaments, le gavage est souvent indispensable.

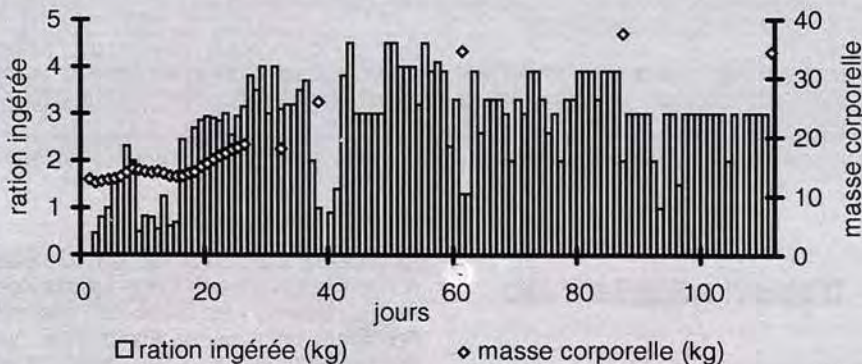
Toutefois il n'est pas possible d'administrer des rations quotidiennes importantes par cette méthode, en conséquence le gain de poids journalier est souvent faible, voire négatif en début de soin ; il reste généralement instable pendant les dix premiers jours. Dans les conditions de la salle de quarantaine -à sec, 18°C-, environ un kilo de hareng par jour est nécessaire pour maintenir à peu près constante la masse corporelle. Par la suite, l'animal, en partie acclimaté à ces conditions de captivité, accepte la nourriture offerte et la mange seul. La ration quotidienne peut alors dépasser 2 kilos de hareng et la prise de poids est maximum (environ 500g par jour).

Vient alors le moment de transférer l'animal en bassin extérieur où la température de l'eau avoisine les 10°C en hiver. Bien que les pesées ne soient plus journalières, il apparaît que la croissance pondérale marque immédiatement un palier pour ne reprendre que pour une ration quotidienne dépassant 3 kilos de hareng par jour.

T. Joyeux



Séance de gavage.



Ration alimentaire quotidienne et croissance pondérale au cours d'un séjour en clinique, phoque n°75.

Echouage, soins et sexe-ratio

Le sexe ratio chez les phoques gris à la naissance est à peu près équilibré. Par contre, les mâles s'échouent plus volontiers (64% des cas depuis 1989) que les femelles (36%). De plus, les mâles connaissent un meilleur succès en clinique (73% d'entre eux sont sauvés, $n=45$) que les femelles (52% sauvées, $n=25$). Quelle signification peut-on accorder à ces observations?

L'échantillon considéré est encore petit, néanmoins la différence de succès des soins est déjà significative. Il est alors tentant de rapprocher ces résultats des observations faites dans la nature sur les variations de soins accordés au jeune par sa mère, de croissance, de masse corporelle au sevrage et de comportement des nouveau-nés en fonction du sexe.

Il a été démontré chez l'éléphant de mer de Californie et le phoque gris, deux espèces très polygames et présentant un fort dimorphisme sexuel à l'âge adulte, que les nouveau-nés de sexe masculin étaient plus "dorlotés" que ceux du sexe opposé. Ils sont en moyenne issus de mères plus fortes, naissent à un poids plus élevé, bénéficient d'une ration quotidienne de lait plus importante et donc grossissent plus vite, sont allaités un ou deux jours de plus, atteignent donc une masse corporelle au sevrage plus élevée, muent un peu plus tard gardant ainsi l'apparence du bébé plus longtemps, et parviennent plus efficacement que les femelles à se faire éventuellement adopter par d'autres mères voisines ayant perdu leur propre petit.

Ces observations sont à la base des théories concernant l'investissement parental dépendant du sexe des nou-

veau-nés chez les phoques hautement polygames (Riedman 1990). Elles nous intéressent ici parce qu'elles concernent une période qui précède immédiatement celle où les jeunes phoques sont susceptibles de revenir à la côte. Les données d'échouages montrent en effet que seuls les jeunes individus de quelques mois ont ce comportement de retour à terre alors que des phoques plus âgés en situation de détresse -cela doit bien exister pour cause de blessure, de maladie ou autre- ne s'échouent pas vivants à la côte. Ainsi, l'échouage vivant -volontaire?- serait un comportement associé à la période post-natale et les différences liées au sexe observées pendant et immédiatement après l'allaitement pourraient dans une certaine mesure s'exprimer encore quelques semaines plus tard.

Ainsi, la terre, qui est le lieu de repos et d'alimentation des nouveau-nés, pourrait rester un repère important pour ces jeunes en phase d'apprentissage, encore puissamment imprégnés de leur période d'allaitement, et qui y chercheraient plus volontiers refuge en cas de difficulté que des animaux plus âgés et plus expérimentés. Dans ce contexte, les mâles, qui étaient déjà au moment du sevrage les plus audacieux pour prolonger les derniers avantages de l'allaitement, seraient peut-être les plus prompts à réagir à une situation de détresse naissante par un retour à la côte. Recueillis dans un état sanitaire moins dégradé, ils présenteraient tout naturellement un meilleur taux de succès en clinique.

Bien sûr tout cela est très spéculatif et attendra encore quelques années avant d'être validé ou non par l'accumulation des cas.

D'abord soignés à sec

Les premières semaines, les phoques sont cantonnés à sec dans des boxes de quarantaine, où ils sont manipulés quotidiennement pour la pesée et les soins. Normalement, lorsque s'achève la période de soins intensifs, les phoques se nourrissent par eux-même et commencent à

reconstituer leur couche de lard. Ce n'est que lorsque la prise de poids est significative que l'animal peut à nouveau assumer l'excédent de dépense énergétique que représente la vie dans l'eau froide. Il est alors placé dans un bassin extérieur de grande taille, où il se réhabitue à l'élément liquide et refait un peu d'exercice. A partir de ce moment, il n'est plus manipulé journellement, mais est pesé et examiné une fois par semaine.

Un séjour d'environ 2 mois est nécessaire pour amener le jeune phoque à un poids d'environ 35-45 kilos.

Des soins plutôt efficaces

De l'hiver 1989-1990 à celui de 1994-1995, nous avons traité 72 phoques dont 70 phoques gris, 1 phoque veau-marin et 1 phoque barbu. Parmi eux, 26 sont morts en soins et 46 ont été relâchés en milieu naturel, soit un succès en terme de relâchage de 64 %.

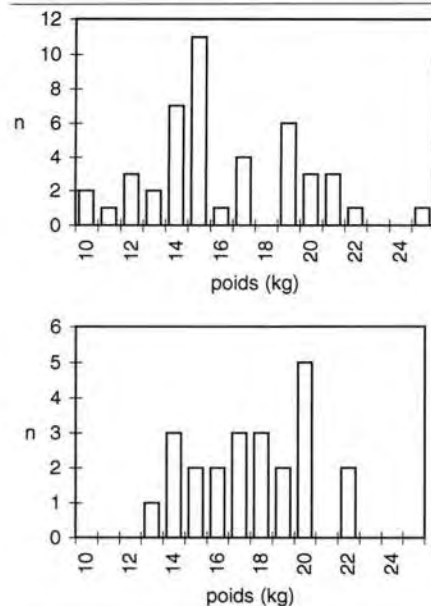
Derrière ce chiffre global se cachent des disparités pas toujours faciles à interpréter. Ainsi, si les femelles s'échouent moins que les mâles (25 femelles pour 45 mâles), elles connaissent un succès en soins de seulement 52% contre 73% pour les mâles. Les raisons de ces disparités liées au sexe sont encore très obscures.

Par ailleurs, on observe que les animaux qui meurent en soins, principalement au cours de la première semaine de séjour en clinique, avaient une masse corporelle à l'arrivée en moyenne supérieure à celle des animaux qui guérissent et sont relâchés. Une explication de ce paradoxe apparent serait que ces animaux ne s'échouent pas uniquement à cause de leur état de dénutrition, qui n'est pas encore extrême, mais surtout à cause du développement de pathologies à un point devenu d'autant plus difficilement réversible au moment de leur arrivée en soins que ces phoques n'étaient pas poussés à un échouage précoce vu l'état encore acceptable de leur réserve graisseuse. A l'opposé, les phoques dont le seul problème est l'épuisement complet des ressources énergétiques, (les plus maigres), ne nécessitent pour l'essentiel que réhydratation et surtout nourriture.

Le dilemme de l'imprégnation

Garder des phoques pendant de longs mois et leur fournir protection et nourriture ne va pas sans modifier profondément leur comportement et leur rythme d'activité naturels : ces phoques sont rapidement "imprégnés".

La première saison, dans le souci d'éviter ce phénomène, nous avons choisi de relâcher les animaux très rapidement après leur admission. En conséquence,



Masses corporelles à l'échouage selon le devenir des animaux, en haut ceux qui furent relâchés, en bas morts en soins.

ces animaux étaient guéris mais encore maigres si bien qu'ils se retrouvaient rapidement à nouveau en difficulté. Un tiers d'entre eux fut repris rapidement après le relâchage : un taux de retour en clinique non négligeable et sans doute un faible succès en terme de survie post-relâchage.

Au cours des années qui ont suivi, nous avons appliqué la stratégie opposée qui consiste, au prix d'une forte imprégnation, à garder les animaux suffisamment longtemps pour qu'ils reconstituent véritablement les réserves de graisse dont ils disposaient, ou auraient dû disposer au sevrage. Cette stratégie est basée sur l'idée qu'en repoussant, grâce à l'autonomie que lui procurent des réserves de graisse importantes, le moment où le phoque pourrait être de nouveau en difficulté alimentaire, on lui donne le temps nécessaire à réapprendre un rythme d'activité et un comportement naturels, condition *sine qua non* pour qu'il subviene un jour lui-même à ses besoins. Pour en savoir plus sur l'après-relâchage, les phoques sont marqués, à défaut de pouvoir actuellement, pour des raisons de coût, réaliser un véritable pistage de ces animaux et une télémessure de leurs activités en mer.



"Blanc-Blanc", quelques jours avant son relâchage.

Un code de couleur sur la tête

Avant d'être relâché, le phoque issu du centre de soins est marqué de 2 manières :

- une bague orange est fixée dans la palmure d'une patte postérieure et porte un numéro d'identification à 5 chiffres associé à l'inscription "inform London zoo", le zoo de Londres s'occupant de recevoir les données de baguages de phoques tout autour des îles britanniques. Sauf arrachement, cette bague est fixée définitivement,
- deux plaques en plastique collées sur le poil du sommet du crâne et formant un code de couleur individuel. Ces plaques disparaissent au plus tard à la mue suivante.

Entre-temps, elles permettent à l'observateur occasionnel de nous signaler ...un

drôle de phoque avec un "émetteur" sur la tête. Ces plaques sont à l'origine de la quasi totalité des informations dont nous disposons actuellement sur les déplacements et les activités des phoques que nous relâchons dans le milieu naturel après une longue parenthèse de captivité.

Evaluer la réussite du retour en mer

Ce système, mis en place ces quatre dernières années, a permis de relâcher 30 phoques munis de plaques sur la tête. Aucune nouvelle n'a été reçue de 17 de ces animaux. Sur les 13 autres, 4 ont été retrouvés morts entre 5 et 65 jours après leur retour à la vie sauvage, dont 3 ont été pris au filet maillant de fond sur les côtes du Finistère. Quatre autres n'ont été revus qu'une seule fois, dont 3 environ un mois plus tard et 1 plus d'un an après son relâchage. Ce dernier, relâché en rade de

Brest, est resté d'une discrétion totale pendant plus d'un an avant d'être vu par des plongeurs qui ont pu lire le numéro de sa bague posée sur une patte arrière, alors que ses plaques d'identification avait déjà disparu au cours de la mue précédente. Cette observation suggère qu'une partie des 17 individus pour lesquels nous n'avons pas d'information peut très bien être restée dans la région. Sur ces animaux revus une seule fois, 2 sont restés dans le Finistère et les 2 autres ont été revus rapidement à des centaines de kilomètres de là. L'un d'entre eux fut capturé au chalut au large de l'île d'Yeu puis relâché et l'autre observé sur la côte charentaise.

Enfin, 5 individus ont donné lieu à une série d'observations sur des périodes de 5 jours à 2 ans après leur remise à l'eau. Il s'agit d'un veau-marin, dont le feuilletton entre la baie du Mont Saint Michel, un affluent de la Dordogne et les rives de l'Elorn, à Landerneau, a constitué l'évènement de l'été 1992, et de 4 phoques gris. Ces derniers ont été beaucoup plus fidèles à la région que le veau-marin.

Par ordre chronologique, il y a d'abord Rouge-Rouge, qui, moins de trois semaines après son relâchage en rade de Brest, était retrouvé parmi les phoques de l'archipel de Molène où il a été revu régulièrement pendant deux ans au cours des comptages qui avaient lieu dans ce secteur à cette époque. Un autre cas de fidélité à un site est bien sûr celui de Jaune-Rouge, baptisé Jonas par la presse et le public, qui a animé la baie de Douarnenez de juin 1994 à octobre 1995, quand il mourut d'avoir mangé un poisson avec le bas de la ligne sur lequel celui-ci était pris. Enfin, cette année, un nouveau cas est apparu avec un animal lâché à Portsall en juin 1995 et revu dès juillet dans le secteur des Sept-Iles où il

réside désormais avec d'autres phoques (dernière observation en date : 24 octobre 1995). Un dernier phoque ayant donné lieu à plusieurs retours d'information n'est pas détaillé ici car en réalité toutes les données proviennent des quelques jours qui ont suivi son relâchage et, de ce fait, n'indiquent pas grand chose sur son adaptation finale au milieu naturel.

Un bonus pour les populations locales de phoques ?

Comment évaluer, à partir de ces quelques informations, si le centre de soins pour les phoques peut avoir un impact sur les petites populations locales de phoques gris ou s'il n'en a finalement que sur le public attendri de savoir ces charmants animaux en de bonnes mains ? La réponse sera bien sûr très partielle, comme les données dont nous disposons actuellement sur le devenir des animaux relâchés.

Deux aspects cependant peuvent être envisagés. Les phoques guéris peuvent-ils se réadapter à la vie sauvage, les raisons de leur premier échec ne vont-elles pas persister ? Ces animaux s'établissent-ils dans la région ?

Vivent les gros !

L'aspect de la réadaptation à la vie sauvage peut être approché par le taux de retour d'animaux en difficulté. La période récente où nous avons utilisé les marques colorées correspond aussi à celle où nous avons suivi la stratégie d'un engraissement important des animaux au risque d'une imprégnation forte due à une longue captivité. Tous ces phoques ont été relâchés à des masses corporelles comprises entre 35 et 50 kilos alors que ces masses dépassaient rarement 25 kilos dans les années 80 et début 90. Le taux de retour de phoques en difficulté est nul ces dernières années alors que les histoires de phoques revenant inlassablement à la côte ne manquent pas pour les années antérieures. Ces phoques relâchés avec un bon capital énergétique en réserve auraient, plus que les cas antérieurs, l'autonomie nécessaire à leur réadaptation comportementale à la vie en mer.



T. Joyeux

Bas de ligne avalé, sans doute avec le poisson, par Jaune-Rouge et dont la tige métallique de 18 centimètres lui a perforé l'estomac.

Par ailleurs, les causes de mortalité connues ayant affecté les phoques relâchés ces dernières années sont accidentelles dans 4 cas sur 5. Ainsi, les raisons qui les ont amenés en centre de soins peu de temps après leur sevrage automnal ne semblent plus qu'un mauvais souvenir au printemps suivant.

Quelques cas encourageants

Quant à la contribution du centre de soins à la dynamique des populations locales de phoques gris, il est encore difficile d'en parler. Néanmoins, les quelques cas d'animaux revus plus de six mois après leur relâchage sont intéressants à cet égard. Sur 4 phoques dans ce cas, 2 ont trouvé le chemin de l'une ou l'autre des colonies bretonnes, un autre était sur un secteur de côte fréquenté en permanence par des phoques comme zone de chasse à proximité de l'archipel de Molène. Le dernier, seul

dans son genre, a développé un comportement atypique en s'installant dans une zone où il n'y a ordinairement pas de phoques, à étroite proximité des activités humaines.

Ces quelques observations sont bien sûr encore trop rares pour en tirer des conclusions sur l'effet des soins aux phoques sur les effectifs régionaux de phoques gris.

Il faut cependant rappeler qu'avec une moyenne annuelle de 7 à 8 phoques relâchés en Bretagne ces dernières années, cette activité introduit dans nos eaux littorales un nombre de jeunes phoques (qui seraient tous morts s'ils n'avaient pas été recueillis) probablement équivalent au nombre de naissances locales. Par contre, nous ne savons pas quelle part représentent la combinaison des soins et des naissances naturelles dans l'évolution des effectifs de phoques gris en Bretagne par rapport aux mouvements d'immigrations venus des îles britanniques. ■

